



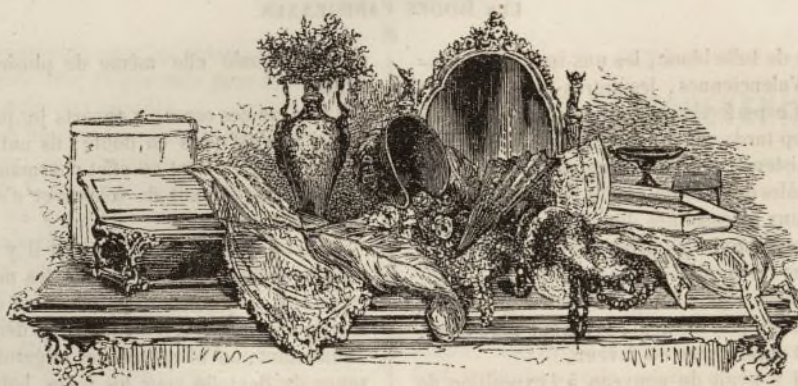
372.

LES MODES PARISIENNES

Capotes des D^{elles} Romain rue de la Chaussée d'Antin 18. — Robes de M^{lle} Quiller rue de Choiseul 23. — Umbrelles de Cazal boulevard des Italiens 27. — Lingerie de M^{me} Colas rue Vivienne 47. — Corsels de M^{me} Dumoulin rue Basse du rempart 44. — Chaussures de Meier rue Crochot 7.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. —
— LES PÊCHEURS DE SCHEVENINGEN, par CHARLES
EXPILLY. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-
LUSTRE.

MODES ET FASHIONS.



Nous voici bien décidément en pleines modes nouvelles; il ne reste plus trace de toilettes anciennes : chapeaux, robes, mantelets, châles et pardessus ont été renouvelés dans les premiers jours d'avril.

Delisle a fait l'exposition de ses étoffes; en soierie, c'est le chiné qui domine. Quelques belles robes sont à volants chinés au bord de guirlandes de fleurs et de bordures de nuances vives. Le fond de la robe est aussi chiné de fleurs en guirlandes et bouquets. Cette disposition de robe ne se trouve qu'en blanc, et n'est pas, à cause de ce blanc, d'un heureux effet : cela rappelle trop les percalines perses; cependant c'est une belle robe, et nous convenons que notre opinion sur elle peut fort bien n'être point partagée.

Nous préférons les chinés rayés et à fleurs, les chinés à guirlandes et semis de fleurettes, ou de petits chinés sur toutes nuances.

On choisissait beaucoup, à cette exposition, un taffetas uni couleur vanille, nuance un peu *vieillot*, mais distinguée.

Nous avons retrouvé la moire antique dans la disposition en vogue, c'est-à-dire chinée de guirlandes de fleurs de toutes nuances sur fond blanc et fond de couleur. Cette étoffe, à peu près de même valeur que la moire antique brochée, n'a pas la fraîcheur de cette dernière, laquelle déjà ne brillait pas sous ce point de vue.

Il y avait des taffetas brochés et des moires antiques brochées, d'une richesse et d'une harmonie de couleurs vraiment remarquables.

Parmi les étoffes de soie plus ordinaires, on remarquait des foulards à petits quadrillés ayant des reflets satinés;

— Des taffetas à petites fleurettes brochées en couleurs vives sur nuances douces;

— Des châles de crêpe de Chine fond blanc ou de couleur, brodés fond plein à dessins de toutes nuances d'une très-grande richesse : des pagodes habitées de personnages et d'oiseaux, des arbres fantastiques, le tout brodé dans la perfection.

En châle simple pour l'été, nous citerons un châle de taffetas noir à bordure brochée de palmiers rappelant les broderies turques et paraissant brodé comme les cachemires à broderie de soie. Cette broderie, haute de vingt-cinq à trente-cinq centimètres, est en nuances très-vives, dans lesquelles le jaune domine et fait l'effet de l'or; une haute frange noire entoure le châle.

Nous avons vu aussi un grand perfectionnement

des châles de tulle blanc, les uns imitant la dentelle de Valenciennes, les autres la malines, la guipure. Ce perfectionnement nous semble venir un peu trop tard; car ces fantaisies n'ont pas une longue existence, et l'on se rappelle sans doute que les châles de tulle datent de l'année dernière.

Quant aux mousselines de coton, aux jaconas, les dessins perses et les petites fleurettes sont les dispositions en vogue.

Les barèges à grandes guirlandes de roses, de tulipes, en un mot de fleurs vives sur fond brun, paraissent aussi rester en faveur.

Ce qu'il y avait de nouveau à l'exposition de Delisle, c'était le chiné; et le chiné n'est-il pas une nouveauté renouvelée?

C'est un fait incontestable; mais la mode peut se représenter, comme la fortune, les yeux couverts d'un bandeau, tournant la roue et laissant tomber au hasard ses prodigalités.

Toutes ces étoffes feront pourtant des robes charmantes et, qui plus est, nouvelles, parce qu'il y a toujours quelque chose de neuf dans le renouvelé: un rien, mais cela change l'aspect; puis les garnitures, les formes de robes payent aussi leur dette à la nouveauté.

Les corsages sont très-longs, en pointe arrondie pour robe de ville et pointe derrière, lesquelles s'évasent un peu du bas, comme les vestes des petits garçons. Pour que ces corsages aillent bien, il faut qu'ils soient non-seulement baleinés devant, mais encore baleinés derrière, enfin qu'ils aient en tout treize baleines: quatre sur chaque devant et cinq derrière, une baleine sur chaque pince devant, une un peu plus loin entre la baleine du dessous du bras, ce qui fait bien quatre: derrière, les baleines doivent être plus courtes; les trois du dos, une sur chaque couture et une au milieu du dos, n'ont pas plus de cinq à six centimètres; celle des côtés du dos, entre le dessous de bras, a environ huit à neuf centimètres.

Les redingotes de taffetas chinés sont très-jolies garnies de montants en petits volants de rubans assortis; quelques couturières mélangent ces rubans de dentelle de laine de couleur; exemple: un rang de dentelle et un rang de ruban.

Un devant de robe peut se composer de trois volants de chaque côté, deux en ruban et celui du milieu en dentelle; le corsage garni de même, mais en forme de V; la garniture tournant autour du col: ces volants n'ont pas plus de deux à trois centimètres de hauteur.

Les volants découpés unis, découpés gaufrés, et souvent aussi découpés à jour, se posent beaucoup sur les jupes des robes en taffetas unis, chinés et rayés. Les gaufrés découpés à jour ont leurs jours bordés d'une petite soutache. Cela est riche, mais un peu lourd; on préfère généralement les découpés gaufrés, et plus encore les simples découpés à très-grandes dents formant rivière, cette

dent composée elle-même de plusieurs petites dents.

La vogue des corsages ouverts jusqu'au bas de la taille n'est plus en doute; ils ont toutes les préférences, et sont en effet charmants avec les fichus garnis devant de volants et d'entre-deux posés en travers.

Quant aux sous-manches, car il y a toujours sous-manches, puisque toutes les manches des robes sont ouvertes du bas, elles sont ou froncées sur un entre-deux avec volants de dentelle posés en montant, ou bien ouvertes et garnies de deux rangs de dentelle pour les robes habillées, et de volants de mousseline pour robes simples. Cette mode est très-élégante et permet de porter des bracelets en toilette de matinée; nous dirons même qu'elle oblige à en porter, obligation à laquelle on se soumet avec plaisir. A quoi bon, en effet, avoir des bracelets en or avec ces jolis nœuds de ruban émaillé bleu, vert, rose, soit uni, soit couvert de perles ou de pierres fines; et les bracelets que Froment-Meurice a mis à la mode, en argent oxydé et or, dits *bijoux artistiques*, lesquels sont vraiment bijoux du matin. A quoi bon, dis-je, posséder ces éléments de coquetterie, s'ils doivent rester presque toujours dans un coffret!

Les ombrelles à disposition, c'est le nom qu'on donne aux étoffes composées à dessins pour une seule ombrelle, et qu'on donne aussi aux robes fabriquées par robes, sont fort à la mode; elles ont au bord une guirlande brochée ou à rayures couleur sur couleur.

Les ombrelles-marquises sont garnies de hautes franges, quelques-unes sont couvertes de guipure formant pavoline autour. On peut en voir une de ce genre sur la gravure qui paraît avec ce numéro, 372.

Cazal (1) fait toutes ces ombrelles à ressort, s'ouvrant et se fermant d'une seule main, ce qui joint l'utile à l'élégance.

Les mantelets les plus élégants pour la promenade en voiture sont en couleurs claires, telles que lilas, vert-d'eau, rose, bleu de ciel, ornés de deux rangs de dentelle de laine blanche surmontée d'une tête de petit ruban plissé au milieu ou de taffetas découpé. Il y a de charmants modèles de ces mantelets dans les magasins de dentelles des *Fabriques françaises et belges*, au coin du boulevard et de la rue Vivienne; à ces magasins est joint un salon où l'on peut essayer les plus élégants mantelets qui se puissent trouver à Paris.

Nous avons remarqué dans ces mêmes magasins une haute dentelle de laine couleur feutre destinée à garnir un petit mantelet en taffetas feutre.

Généralement les mantelets ou les pardessus pour toilettes élégantes ont des garnitures très-hautes, c'est-à-dire de vingt-cinq à quarante cen-

(1) Boulevard des Italiens, 27.

timètres : vingt-cinq pour les volants de dentelle de laine, trente-cinq et quarante pour les volants en dentelle noire de Chantilly.

Nos bonnes modistes sont dans leur moment de grande vente; de ce nombre est sans contredit mademoiselle L. Laborde, qui, à chaque saison, sait créer des modèles nouveaux toujours avec succès : on n'a chez elle que l'embarras du choix; son salon est un pêle-mêle des plus charmantes coquetteries :

Ici est une capote de crêpe lisse bouillonné, à bandes très-étroites, qui, de trois en trois, sont rendues mates par deux bouillonnés doublés de taffetas; le rond de cette capote a les mêmes bouillonnés, mais posés en travers; le bavolet, en bouillonnés transparents, est bordé de deux bouillonnés mats; le dessous de passe est en muguet blanc ou lilas blanc, deux fleurs très en faveur dans ce moment pour dessous de passe de chapeau.

Là sont des chapeaux de paille de riz ou paille d'Italie ornés de chaque côté de plumes enroulées l'une dans l'autre : les chapeaux de paille de riz avec plumes de la couleur des doublures, les pailles d'Italie avec plumes blanches ou paille;

— Puis des capotes en crêpe ornées de petites fontanges de ruban à bords satinés; ces capotes n'ont pas d'autres ornements;

— Des chapeaux en crin végétal imitant assez le blanc de la paille de riz; quelques-uns de ces chapeaux ont des bandes à jour qui semblent être en couleur, parce qu'étant doublées de taffetas ou de crêpe bouillonné, ces étoffes forment transparent. Mademoiselle Laborde orne ses chapeaux de branches de fleurs, et quelquefois d'un nœud de ruban à bords tissés dentelle. Généralement on essaie de faire reprendre les nœuds sur les chapeaux. Ces nœuds se composent de quatre coques et de deux longs bouts; ils sont posés un peu plus haut que ne se posent depuis longtemps les ornements de passe.

Les rubans qui ont le plus de succès sont toujours posés en ornements sur la passe et sur le fond, en petites ruches, petites fontanges ou petits volants.

Mademoiselle Laborde garnit aussi beaucoup de chapeaux de belle paille, façonnés au bord de ruches ou de nattes à jour avec des rubans blancs à bords dentelle-paille.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de tulle bordée d'agréments de paille et ornée de branches de fleurs paille. — Redingote de taffetas ornée devant par des volants découpés et d'une fontange au corsage. — Capote de crêpe ornée de revers de blonde. — Robe de taffetas chiné à guirlande, ornée de volants bordés d'une ruche de dentelle de laine. — Ombrelle de taffetas couverte de guipure.

LES

PÊCHEURS DE SCHEVENINGEN,

Épilogue de la vie de Van de Velde.

Quel est celui de vous qui, visitant le musée de La Haye, ne s'est pas arrêté avec plaisir devant une toile de modeste dimension qui représente une vue du rivage de Scheveningen? Certes, les chefs-d'œuvre des grands maîtres ne font faute dans cette galerie de tableaux. Vous avez à choisir entre les productions mythologiques de Jordaens, les paysages enchanteurs de Paul Potter, l'Alchimiste de Téniers, la Suzanne et la Leçon d'anatomie du professeur Tulp, par Rembrandt, et les merveilleuses fantaisies de P.-P. Rubens. Il y a là de nombreux sujets d'admiration, et sans sortir du musée, vous pouvez passer en revue les noms les plus fameux des différentes écoles de peinture, depuis Raphaël et le Titien, jusqu'à Murillo, Poussin et Joseph Vernet. Mais en dépit de toutes ces célébrités, j'avouerai, à ma honte peut-être, qu'aucune de ces merveilles n'a fait sur moi une impression aussi profonde que le tableau de Van de Velde. Je n'ai jamais rien vu de plus simple, de plus naturel, de plus attachant tout à la fois que cette marine. La première fois que je m'arrêtai devant ce chef-d'œuvre, c'était le jour de mon arrivée à La Haye; je fus saisi du plus violent désir de me transporter sur les lieux qui avaient si bien inspiré l'artiste. Je me fis conduire au village de Scheveningen. Le guide que m'avait donné le maître de l'hôtel de Belle-Vue était un cicerone plein d'intelligence. Il était Français et se nommait Caron; depuis son mariage avec une charmante fille de Scravenague (La Haye), il avait renoncé à sa première patrie, et tout en conservant un tendre souvenir pour son pays, il s'était fait naturaliser Hollandais.

Après avoir traversé la magnifique avenue qui conduit au village de Scheveningen, nous arrivâmes, avec du sable jusqu'aux genoux, sur la dune qui domine la mer. Quel magnifique spectacle s'offrit alors à mes regards! Oh! c'était bien là ce terrible océan qui mugissait sur la toile de Van de Velde. Voilà les bateaux goudronnés qui remplissent le premier plan; à droite est le groupe de pêcheurs, dont la physionomie particulière m'avait séduit. Ils sont là ces hommes qui disputent cent fois par jour au perfide élément le pain quotidien de leur nombreuse famille. Regardez leur chapeau en cuir bouilli, rond par le haut, dont la visière retombe sur leurs épaules nues; et ce vêtement en basane, tout d'une pièce, qui leur sert en même temps de bottes et de pantalons imperméables pour marcher dans l'eau. Sur la grève, plus de deux cents enfants, de cinq à

douze ans, des deux sexes, cherchent des coquillages et s'avancent hardiment dans la mer, sans craindre les capricieuses fureurs des vagues. C'est un tableau fortement empreint d'activité, d'insouciance et de misère.

Caron m'avait désigné une petite éminence d'où je pouvais embrasser d'un seul coup d'œil cette admirable perspective. Il se tenait à quelques pas derrière moi, par respect sans doute pour le ravissement que je manifestais en phrases incohérentes et décousues.

Mon extase durait encore, lorsqu'un bruit de voix retentit soudain à mes oreilles. Je me croyais seul avec Dieu et Van de Velde, et voilà qu'en portant mes regards autour de moi, je ne suis pas peu surpris de me voir séparé de mon guide fidèle par une ligne épaisse de ces hardis pêcheurs qui ressortaient si bien naguère sur le blanc mouvement de l'Océan. Caron employait en vain prières et menaces pour les tenir à une distance respectueuse, c'est à peine s'il put traverser leurs rangs serrés pour se rapprocher de moi. Quel contraste pénible avec l'épanouissement de mes pensées ! Tous ces hommes jeunes et vigoureux, et dans le nombre une vingtaine d'enfants déguenillés, apprentis matelots, murmuraient sur un ton lamentable des phrases qu'ils rendaient intelligibles par le geste misérable qui les accompagnait. Leurs mains tendues vers moi traduisaient clairement le jeu animé de leur physionomie ; ils demandaient l'aumône. Ému par tant de misère, je tirai aussitôt un goulden de ma poche, et cherchai à faire comprendre aux pêcheurs qu'ils devaient se le partager.

« N'en faites rien, me dit alors Caron, car tous les goulden de la banque d'Amsterdam ne suffiraient pas pour étancher la soif de ces braves gens.

— Vous avez des entrailles de rocher, mon ami Caron ; voyez le pain noir qui leur sert de nourriture unique et qui ressemble plutôt à une brique de tourbe qu'à un aliment destiné à des chrétiens.

— Eh ! monsieur, reprit le guide, croyez-vous qu'il ne leur arrive jamais, au retour de leurs excursions, de réaliser de quoi acheter du pain blanc, et alors croyez-vous qu'ils y pensent seulement ? Le genièvre et le lambic ont bientôt absorbé le gain tout entier du voyage. Ce n'est pas un service à leur rendre que de leur donner de l'argent, et ils ne vous en seront pas plus reconnaissants pour cela. La cupidité des pêcheurs de Scheveningen est proverbiale dans toute la Hollande ; ils ne sont pas changés depuis Van de Velde.

— Van de Velde ! ai-je bien entendu ? Est-ce que vous connaissez dans la vie de ce peintre célèbre quelque épisode qui se rattache aux pêcheurs de ce village ?

— Mais sans doute ; vous ignorez donc que le tableau du musée et l'artiste lui-même ont failli

être perdus pour la postérité, et cela par la faute des pêcheurs de Scheveningen ?

— Caron, vous êtes un homme précieux. Racontez-moi ce que vous savez. »

Avant de satisfaire à mon impatiente curiosité, le guide fendit, non sans peine, la ligne de circonvallation que les pêcheurs avaient établie autour de nous. Une fois arrivés au commencement de l'avenue, il commença enfin un long récit, dont les lecteurs trouveront ici la substance :

Adrien Van de Velde naquit à Amsterdam vers la fin de la première moitié du XVII^e siècle. Il montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la peinture ; mais son père, qui était un simple marchand de tabac, ne pouvant, à cause de son peu de fortune, payer les leçons d'un grand maître, il lui fallut renoncer pour le moment au culte des arts et embrasser un état vulgaire. Adrien entra dans une maison de commerce. L'humeur impatiente et vagabonde du jeune commis, son caractère aventureux et romanesque, s'accommodaient mal de la vie réglée et prosaïque qu'on mène dans un comptoir ; Adrien devinait qu'il manquait sa carrière, qu'il n'était pas fait pour les arides opérations commerciales ni pour les mesquines exigences de sa nouvelle position. Il avait rêvé mieux que cela ; il se sentait à l'étroit dans les vastes magasins de son patron. Le moyen, en effet, que le génie puisse déployer ses ailes dans une atmosphère imprégnée de poivre et de gingembre, lorsque dans son vol il risque à se heurter contre des balles de coton et des caisses d'indigo !

Un matin, l'honnête fabricant de tabac voit entrer chez lui Adrien, qui, d'un air radieux et la démarche hautaine, venait annoncer à son père que le célèbre peintre Wijnants consentait à lui donner des leçons, et que désormais il quittait le commerce pour la peinture.

A partir de ce jour, Adrien ne cessa de fréquenter l'atelier du peintre ; en peu de temps il fit, sous son habile direction, de rapides progrès.

A l'âge de vingt-quatre ans, Adrien avait déjà produit plusieurs ouvrages appréciés des connaisseurs ; sa réputation avait franchi les lacs et les canaux de la patrie. Plusieurs artistes éminents l'aimaient et l'estimaient : parmi eux, Philippe Wouwerman, élève comme lui de Wijnants, que ses tableaux de genre et surtout son paysage connu sous le nom du Chariot de foin avaient déjà rendu célèbre ; H. Roos, le peintre des montagnes et des animaux ; Gaspard du Guet, dit Le Poussin ; Teniers, qui avait terminé à cette époque son *Alchimiste* ; et Salvator Rosa, que sa passion insensée pour une cruelle dame napolitaine a inspiré sans doute, lorsqu'il retraçait sur la toile les souffrances horribles de Prométhée en présence du vautour éternel. Tous ces hommes, dont le front était ceint d'une auréole de gloire,

se disaient les amis d'Adrien et applaudissaient à ses succès; tous aussi le raillaient impitoyablement sur l'amour exclusif qu'il manifestait pour la retraite, amour singulier dans un artiste de son âge, et dont ils connaissaient bien le mobile. Adrien, en effet, ne dépensait pas joyeusement en fêtes et en festins le produit de ses travaux; ainsi que ses illustres amis, il ne regardait pas l'argent comme un moyen, mais comme un but, un but unique. Adrien fuyait les plaisirs, parce qu'ils épuisaient la bourse. Ses distractions, son bonheur consistait à empiler sans cesse, à compter, à recompter toujours les beaux ducats que lui rapportaient ses tableaux. Tranchons le mot, Adrien était avare.

Un soir de l'année 1663, qu'il était sorti pour se promener sur le bord de la mer, suivant son habitude, il rencontra sur son chemin une jeune fille d'une admirable beauté. Son visage réunissait la pureté des lignes de la statuaire antique à ce moelleux charmant qui distingue les vierges de l'ancienne Batavie. Cette jeune fille s'appelait Wilhelmine. Son père, M. Van der Wen, était un riche marchand retiré, qui s'était épris tout à coup d'une violente passion pour les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Sa fortune lui permettant de satisfaire les goûts nouveaux qui s'étaient manifestés en lui, il consacrait tous les ans de fortes sommes à acquérir les toiles signées d'un nom célèbre; sa maison renfermait une collection choisie où chaque école de peinture avait quelque représentant. L'amour de l'art, ce culte du beau, cet enthousiasme sacré qui possède les natures d'élite, ces extases divines lorsqu'on est en présence des merveilleuses créations qui jaillissent du cerveau de l'homme, ne semblent guère possibles lorsqu'on a franchi depuis longtemps déjà le seuil de la jeunesse, lorsque surtout on a passé la première partie de sa vie, la plus belle, la plus généreuse, la plus impressionnable, au milieu des calculs et des chiffres. Je n'ose prendre sur moi d'affirmer que M. Van der Wen possédait une étincelle du feu sacré, qu'il avait l'intelligence des grandes choses: sa passion subite n'était peut-être qu'une manie; c'était, dans tous les cas, une noble manie que sa fille entretenait avec soin, et qui avait été plus d'une fois utile à de pauvres artistes.

Adrien se mit à adorer Wilhelmine avec cette exagération de sentiment qui distingue les hommes voués au culte des arts. Dès ce moment il ne négligea rien pour faire partager son amour à Wilhelmine. L'artiste était beau, il était jeune, il était éloquent. Bientôt il entendit sortir des lèvres de la jeune fille l'aveu désiré. Restait à obtenir le consentement du père.

Un matin Adrien se présente chez lui. M. Van der Wen était dans sa galerie de tableaux; mais, contre son habitude de tous les jours, il n'était pas occupé à épousseter ses toiles bien-aimées, à

brosser les cadres, à les rendre luisants, à les changer de place. Non. Le père de Wilhelmine était assis en face d'une chasse de Suijders, les jambes croisées, le coude appuyé sur le genou, et le front dans la main. Il paraissait plongé dans un recueillement profond.

Au bruit que fit Adrien en entrant, il leva vivement la tête.

« Ah! c'est vous, mon jeune ami, dit le vieillard en s'efforçant de retrouver sa tranquillité d'esprit, et quel bon vent vous amène? »

Le peintre hésita beaucoup et longtemps; après force périphrases, il finit par instruire M. Van der Wen de l'amour qu'il nourrissait pour sa fille et par lui demander sa main.

« Vous aimez Wilhelmine! s'écria le vieil amateur en parcourant sa galerie; elle vous aime à son tour! continua-t-il en levant les deux bras vers le plafond. Dieu soit loué; c'est lui qui a fait naître dans vos cœurs cette affection partagée, afin que mes dernières années ne s'écoulent pas dans les regrets et les larmes; afin que cette place ne reste pas toujours vide, reprit-il en montrant du doigt un espace de quelques pieds carrés qui séparait la toile de Suijders d'un tableau de Rubens.

Adrien, qui ne comprenait rien aux exclamations singulières de M. Van der Wen, devinait pourtant que sa demande n'avait pas produit sur lui une fâcheuse impression. Il attendait donc, en nourrissant une douce espérance, que le père de Wilhelmine s'expliquât plus clairement. Son cœur battit avec force lorsque le vieillard s'approcha de lui, passa les bras autour de son cou et lui dit :

« Vous vous aimez, mes enfants, eh bien! je jure que vous serez unis; mais à une condition cependant.

— Oh! parlez; laquelle? laquelle?

— Tu as vu sans doute et admiré comme moi le tableau de Lingelbach qui représente le départ de Charles II de Scheveningen pour l'Angleterre? Eh bien! je suis amoureux de cette toile, qui serait si bien placée ici entre Rubens et Suijders; j'ai voulu l'acquérir; mais le possesseur a refusé de me la vendre, à quelque prix que ce fût. Depuis lors je ne dors plus, je ne mange plus; je suis triste, je me déssole, je suis jaloux. Je ne rêve que de Scheveningen et de sa plage. Si donc tu es vivement épris de ma fille, il faut que tu te mettes à l'œuvre sur-le-champ: il faut que tu écrases, que tu éclipses Lingelbach, et que le possesseur de son tableau en sache de dépit. Le jour où la plage de Scheveningen sera dans la galerie, où le vide que j'ai laissé entre ces deux navires sera comblé, ce jour-là tu deviendras l'heureux époux de Wilhelmine. »

Vous comprenez la joie du peintre. Aussitôt qu'il eut appris à sa maîtresse cette bonne nouvelle, il se rendit à Scheveningen, choisit une

position favorable et fit construire une petite cabane en planches, afin de pouvoir continuer ses travaux malgré le vent et la pluie. Il s'établit enfin à son poste et, l'amour inspirant, il composa un chef-d'œuvre.

Chaque après-midi, M. Van der Wen, accompagné de sa fille, venait visiter le peintre, et leur présence redoublait encore son ardeur.

Un jour qu'ils arrivèrent de meilleure heure que de coutume, ils ne furent pas peu surpris de voir un grand nombre d'hommes et de femmes entourer la cabane d'Adrien, et de les entendre vociférer des menaces de mort.

Voici quelle était la cause de ce tumulte.

Un de ces misérables, moins ignorant que les autres, ayant jeté par hasard les yeux sur la toile du peintre, avait menacé Adrien de lui faire un mauvais parti s'il ne lui comptait pas une somme de dix florins.

« Vous savez combien les habitants du village sont crédules et superstitieux, avait dit cet homme, je leur prouverai facilement que c'est vous, avec vos sortilèges, qui êtes cause de la mort de deux de nos compagnons qui ont fait naufrage hier en face des côtes; qu'en dessinant ce groupe de pêcheurs sur votre tableau, vous avez voulu jeter un sort et un maléfice sur les pêcheurs de ce village, et que vous avez malheureusement réussi. Ils le croiront, et alors je ne réponds pas de pouvoir calmer leur fureur. Si, au contraire, vous me donnez les dix florins que je vous demande, je me tairai et nul ne songera à vous inquiéter.

A cette demande, l'avarice du peintre s'était cabrée. Il avait répondu par un refus bien sec.

Le pêcheur, fidèle à sa promesse, était allé amenter tout le village. Hommes, femmes et enfants venaient d'envahir la plage de Scheveningen, et, d'après leurs paroles, il ne s'agissait de rien moins que de jeter à l'eau le peintre, qu'ils accusaient de la mort des malheureux naufragés. Le misérable qui avait réclamé les dix florins parcourait les rangs et excitait encore par ses provocations la rage des pêcheurs.

C'est dans ce moment que Wilhelmine et son père arrivaient sur le lieu de la scène. Ils eurent beaucoup de peine pour s'ouvrir un passage jusqu'à Van de Velde; ils y parvinrent pourtant. Dès qu'ils connurent le motif de cet attroupement tumultueux, M. Van der Wen, effrayé de son intention, fit appeler le premier pêcheur, et voulut lui compter la somme qu'il demandait.

« C'est vingt florins au lieu de dix qu'il me faut maintenant, répondit cet homme, dix pour moi et dix pour ces braves gens qui se sont dérangés de leurs travaux. »

Il fallut bien en passer par là; car ce pêcheur avait acquis un véritable empire sur ses compagnons et lui seul pouvait museler leur fureur. Les dix florins rendirent sa tâche facile. Il leur

prouva sans peine, le verre à la main, qu'il s'était trompé, et qu'un homme aussi généreux que le peintre ne pouvait être ni un sorcier ni un jeteur de sorts.

Dégagé de toute inquiétude, Adrien reprit possession de sa cabane et continua ses travaux. Le jour arriva enfin où le tableau allait être terminé. Le peintre retouchait pour la dernière fois son groupe de pêcheurs qui avait failli lui coûter la vie; il corrigeait encore quelques légères imperfections; et ne s'apercevait pas du changement qui était survenu dans l'atmosphère; le vent soufflait avec force et ébranlait sa chétive habitation; la mer était houleuse; les vagues arrivaient déjà jusque devant les planches de sa cabane. L'artiste, absorbé par son travail, isolé au milieu du choc des éléments et des mugissements de la tempête, ne voyait rien, n'entendait rien de ce qui se passait au dehors.

Tout à coup une rafale s'abat sur la cabane, qui, construite sur un sable mouvant, n'avait qu'une solidité très-problématique, et une vague gigantesque couronne l'œuvre de destruction. Adrien est entraîné par le flot; il ne s'aperçoit du danger que lorsqu'il n'est plus temps de le prévenir.

Il fallait voir alors le malheureux artiste avec de l'eau jusqu'à la ceinture, tenant élevé au-dessus de sa tête le tableau que M. Van der Wen devait payer de la main de Wilhelmine, et faisant d'inutiles efforts pour regagner le rivage. Au moment où il croyait poser le pied sur un terrain solide, arrivait soudain une vague furieuse qui le rejetait au milieu des rochers. Adrien luttait ainsi depuis quelques minutes, serrant toujours dans sa main crispée la toile qui devait lui rapporter en même temps la gloire et le bonheur, lorsque l'homme aux dix florins arriva sur la plage.

N'allez pas croire qu'en apercevant le peintre dans cette situation critique, il s'empresse de voler à son secours; vous connaissez mal les pêcheurs de Scheveningen. Non; mais il se place sur une éminence, et de là, en se faisant un porte-voix de ses deux mains, lui propose de le sauver moyennant une somme de cent florins.

Adrien faisait toujours des efforts surhumains pour résister au terrible élément. Il ne répondit pas à la proposition du pêcheur.

« Cent florins, répétait celui-ci, où je vous laisse mourir.

— Vingt florins, s'écrie enfin le peintre, qui vient de perdre pied et que la vague entraîne dans l'abîme.

— Oh! l'avare! l'avare! murmura le pêcheur en chargeant tranquillement sa pipe.

— Quarante! s'écria Adrien après un moment de silence.

— Cent! ou je ne bouge pas, répond l'homme.

— Cinquante! répond le peintre.

— Oh ! l'avare qui marchande sa vie, murmure de nouveau le pêcheur en battant le briquet.

— Eh bien ! va pour cent florins ! s'écrie Adrien au moment où il commence à avaler l'onde amère.

La barque du pêcheur était à flot. En un instant il en eut coupé l'amarré, et, secondé par deux vigoureux compagnons qui venaient d'arriver sur la plage, il se dirigea vers le malheureux Adrien.

Ces trois hommes intrépides étaient aussi des marins habiles et consommés ; ils atteignirent le peintre au moment où il venait de disparaître. Sa main seule sortait encore de l'eau, tenant toujours la toile précieuse. Ils le saisissent par le bras et le ramènent à moitié mort sur le rivage, où l'attendaient dans une inquiétude poignante M. Van der Wen et Wilhelmine.

« Vous le voyez donc, les pêcheurs de Scheveningen ne sont pas changés depuis Van de Velde, et leur cupidité n'a rien qui doive vous étonner, dit Caron, à qui nous rendons la parole.

— Aussi n'est-ce pas cela qui m'étonne le plus dans votre récit, répondis-je, mais bien l'avarice du peintre, qui lui fait préférer la mort plutôt que de déboursier cent florins. Vous êtes cependant doué d'intelligence, mon ami Caron : vous devez comprendre alors qu'un artiste dans la position d'Adrien, un artiste qui voit le moment où l'abîme l'engloutira, non pas lui seulement, mais son œuvre dont il connaît tout le prix, son œuvre qui doit ajouter à sa réputation, à ses triomphes, à sa gloire, à son bonheur aussi : vous devez comprendre, dis-je, que cet artiste, serait-il avare comme Harpagon lui-même, ne donnerait pas un cent pour racheter sa vie, mais ferait le sacrifice de tout ce qu'il possède pour sauver son tableau. Votre histoire est une fable, et Wilhelmine et M. Van der Wen, des personnages de votre invention.

— C'est une tradition ici généralement reçue que je vous ai fait connaître, répondit Caron ; j'ajouterai que M. Van der Wen put enfin combler le vide qu'il avait laissé dans sa galerie entre Rubens et Suijders en y plaçant la toile d'Adrien. Il jouit encore quinze ans du dépit de son voisin qui n'avait pas voulu lui céder son Lingelbach, des succès de Van de Velde devenu son gendre et du bonheur de Wilhelmine. Après sa mort et celle d'Adrien, les tableaux de la galerie qui avaient coûté des sommes énormes furent vendus et passèrent de main en main. Le plus grand nombre cependant resta en Hollande et forma le noyau du musée actuel de La Haye, où se trouve aujourd'hui la Vue du rivage de Scheveningen de Van de Velde.

CHARLES EXPHILLY.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Toussaint-Louverture*, drame historique en cinq actes et en vers par M. de Lamartine. — Je ne crois pas aux miracles, je n'espérais donc pas qu'à cinquante ans l'ardent lyrique des *Méditations*, l'harmonieux rêveur d'Ischia, le chante abondant d'*Jocelyn*, le romancier, l'historien docile aux méandres de la fantaisie, allait se réveiller tout à coup poète dramatique. Demander une action, des caractères, des situations à M. de Lamartine, c'est rêver ; son esprit ne renferme que des météores et des aurores boréales, il ne luit qu'à la manière des arcs-en-ciel ; mais, après tout, les météores sont rares, les aurores boréales encore plus, et un arc-en-ciel en cinq actes vaut toujours mieux qu'une tragédie.

C'est peut-être un tort, mais je préfère *Toussaint-Louverture* à la *Chute de Séjan*, au *Testament de César*, à *Gabrielle*, à *Charlotte Corday*, à toutes les comédies qui peuvent se disputer le grand prix de dix mille francs : non point que *Toussaint-Louverture* amuse plus que les pièces déjà citées, qu'il soit mieux charpenté, mieux joué, plus largement tracé, qu'on y sente un plus grand souffle, mais simplement parce que le poète a puisé ses inspirations dans un sentiment simple et naturel, l'amour paternel. En dehors de la tendresse de Toussaint pour ses enfants, il est difficile de trouver un mélodrame de l'Ambigu plus confus, plus incohérent, un mimodrame du Cirque plus bruyant, plus vide que cette histoire du Napoléon noir. Le père paraît-il, aussitôt tout change, la situation devient nette, le style se raffermi, le poète est éloquent ; entendez-vous ces enfants qui pleurent en reconnaissant de loin l'ajoupa maternel ? le père les écoute aussi, il veut voler à leur appel. Il faut qu'il reste immobile à sa place. Cette scène est superbe ; le troisième acte dont elle fait partie contient, du reste, de remarquables effets, et je me suis senti presque aussi ému qu'à la comédie de *Gabrielle*.

Albert et Isaac, les deux fils de Toussaint, sont deux charmantes créations. Elevés en France, le premier consul les envoie dans leur patrie pour servir soit d'otages, soit d'intermédiaires, selon les desseins du général Leclerc. Albert est plus civilisé, moins nègre, si je puis m'exprimer ainsi, que son cadet Isaac. Entre son père et le premier consul, Albert hésiterait peut-être : Isaac s'est déjà prononcé. Tout l'intérêt du drame, tous les contrastes, toutes les situations découlent de la lutte qui s'établit entre les instincts, les devoirs, les sentiments du père et des enfants. Le reste n'est que décors, musique, mise en scène, danses et alexandrins. J'ouvre pourtant une petite parenthèse en faveur de la nièce de Toussaint-Louverture, l'héroïque et tendre Adrienne, dont le rôle touchant est joué avec la grâce juvénile d'un premier début par mademoiselle Lia Félix, sœur de mademoiselle Rachel.

Frédéric Lemaitre ne m'a point complètement satisfait. Ce qu'il y a ordinairement en lui de pâteux, de bredouillé, de gargarisé, s'il m'est permis d'ainsi dire, dominait. Je lui ai trouvé plus de nuages et moins d'éclairs que de coutume. Peut-être cherchait-il trop à montrer le sauvage sous le chef d'une révolution. Il a pourtant en quelques endroits déchiré la nue, et l'atmosphère a été plusieurs fois embrasée par le vieux mendiant aveugle du troisième acte.

L'administration a fait merveille en décorations, en costumes, en chants. Deux armées, deux peuples, les Français et les Haïtiens, les noirs et les blancs remplissent la scène. Tambours, clairons, fusils, étendards, vers, la poésie est partout. On se croirait au Cirque et au Théâtre-Français. Les puritains craignaient pour la muse le contact de cette pompe, les puritains avaient tort ; la muse, du moins celle de M. de Lamartine, s'en accommode parfaitement.



Explication du dernier Rebus.

Chat, cage, as, haie, pène, E, sept tours, man.
(Chaque âge a ses peines et ses tourments.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

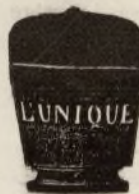
A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes.
— S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

L'UNIQUE.

Seule Pommade infailible pour faire croître et épaissir les cheveux et en arrêter instantanément la chute. — Prix : 2 fr. 50 c. et 5 fr. le pot.

LOMBARD, inventeur-breveté, rue de la Banque, 45, ci-devant rue de la Bourse, à Paris. — Expédition en France et à l'Etranger.



Paris. — Typographie Pion frères, rue de Vaugirard, 36.